

FESTIVAL D'AUTOMNE À PARIS

10 sept – 31 déc 2018



DOSSIER DE PRESSE EL CONDE DE TORREFIEL

Service presse :

Christine Delterme - c.delterme@festival-automne.com

Lucie Beraha - l.beraha@festival-automne.com

Assistées de Violette Kamal - assistant.presse@festival-automne.com

01 53 45 17 13



EL CONDE DE TORREFIEL

La Plaza

Conçu et créé par **El Conde de Torrefiel**, en collaboration avec les interprètes

Mise en scène, Tanya Beyeler & Pablo Gisbert

Texte, Pablo Gisbert

Avec Gloria March Chulvi, Albert Pérez Hidalgo, Mónica Almirall Batet, Nicolas Carbajal, Amaranta Velarde, David Mallols et un groupe de danseurs bruxellois

Lumières, Ana Rovira

Scénographie, accessoires et costumes, Blanca Añón et les interprètes
Son, Adolfo Fernández García

Production El Conde de Torrefiel ; Kunstenfestivaldesarts (Bruxelles)
Coproduction Alcantara Festival (Lisbonne) ; Maria Matos Teatro Municipal (Lisbonne) ; Black Box teater (Oslo) ; Festival de Marseille ; GREC - Festival de Barcelona ; Teatro dell'Arte - La Triennale di Milano ; HAU Hebbel am Ufer (Berlin) ; Künstlerhaus Mousonturm Frankfurt ; Kunstencentrum Vooruit (Ghent) ; Wiener Festwochen ; Zürcher Theater Spektakel ; Centre Pompidou (Paris) ; Festival d'Automne à Paris // Coréalisation Les Spectacle vivants - Centre Pompidou (Paris) ; Festival d'Automne à Paris

Avec le soutien de l'Onda

Avec le soutien de Acción Cultural Española (AC/E) à travers le « Programme for the Internationalisation of Spanish Culture » (PICE), dans le cadre de ses bourses de mobilité

Spectacle créé le 5 mai 2018 à Kaaitheater (Bruxelles) dans le cadre du Kunstenfestivaldesarts

Dans son dernier spectacle, El Conde de Torrefiel envisage une place peuplée d'êtres sans visages, sans corps tangibles, qui arpentent les lieux comme dans un tableau vivant face auquel le spectateur est aussi lecteur. Et les mots projetés en disent long sur le brouillage des repères propre au monde contemporain.

La place est un espace public. Un lieu de croisements qui ne sont pas toujours des rencontres. Un espace où les discours se côtoient mais ne convergent pas forcément. Et la foule qu'elle accueille ressemble à un amas de solitudes. Dans *La posibilidad que desaparece frente al paisaje*, leur précédent spectacle présenté au Festival d'Automne, Tanya Beyeler et Pablo Gisbert révélaient des couches d'histoire et de barbarie enfouies sous l'apparente quiétude des paysages. Dans *La Plaza*, l'espace continue à réfléchir le temps, en se tournant cette fois-ci vers le futur : l'imprévisible - à petite et à grande échelle - est au cœur de cette nouvelle création. Ici aussi, c'est notre propre regard que le collectif barcelonais interroge. Mais qu'est-ce qu'un point de vue à l'heure du selfie tout-puissant ? Le spectacle tient aussi du *no-face book*, un espace peuplé de personnages anonymes et sans visages. Ils occupent la place, habitent la scène comme un tableau vivant. Le spectateur se découvre lecteur de textes projetés, d'une parole jamais proférée, témoin du malaise de la société d'aujourd'hui.

CENTRE POMPIDOU

Mercredi 10 au samedi 13 octobre 20h30

14€ et 18€ / Abonnement 14€

Durée estimée : 1h30

Spectacle en espagnol surtitré en français



Contacts presse :

Festival d'Automne à Paris

Christine Delterme, Lucie Beraha

01 53 45 17 13

Centre Pompidou

MYRA : Yannick Dufour, Camille Protat

01 40 33 79 13 | myra@myra.fr

ENTRETIEN

Tanya Beyeler et Pablo Gisbert

Quelles sont vos intentions quand vous créez un objet artistique destiné à un public varié, et dans votre cas international ? Avez-vous quelqu'un de particulier en tête, comme le recommande Stephen King, qui affirme qu'on ne peut pas plaire à tout le monde, et qu'il écrit donc en ne pensant qu'à sa première lectrice, son épouse ?

Tanya Beyeler : C'est en effet ce qui est en train d'arriver. Au début, quand nous avons commencé à faire des pièces, nous pensions beaucoup au public, ce qui est de moins en moins le cas à présent. Ce n'est pas de l'indifférence, je ne peux pas le contrôler, c'est tout. Une fois qu'on a compris ça, on ne se préoccupe plus autant de l'avis du public. La seule chose importante, c'est d'établir une communication. Même si je m'efforce à ce que tout ce qui a été fait et dit soit parfaitement compris, chacun le ressent, le reçoit et l'analyse ensuite de façon différente. Je n'ai aucune emprise là-dessus.

Depuis le cycle qui avait semblé prendre fin avec GUERRILLA, où vous étiez parvenus à affiner vos outils, êtes-vous à la recherche de ce qui ne fonctionne pas, comme m'en avait fait part Pablo il y a quelques mois ?

Tanya Beyeler : Nous cherchons d'autres formes. Nous sommes dans un processus où nous avons l'impression de partir de zéro. Cela correspond aussi à la vitalité que nous ressentons. Nous passons un peu d'une planification familiale à une planification créative. Nous ne pouvons pas ne pas le faire.

Pablo Gisbert : Il s'agit aussi beaucoup de la confiance qu'on a dans les autres. L'idée de réunir des gens et de travailler avec eux, même le simple fait de les choisir, est une forme de création puisque je ne choisis pas n'importe qui, mais dix personnes avec lesquelles je veux travailler, et de ce fait, je les sépare du reste du monde : « Vous dix, on va travailler ensemble. » La confiance envers les autres artistes, pour moi, c'est libérateur. L'idée de pouvoir vraiment compter sur la créativité des autres est un pas de géant. La confiance en est renforcée. Les pièces que nous avons présentées à l'Arts Santa Mònica et au Festival Sàlmon de Barcelone, ils les ont écrites de A à Z. Et, pour moi qui suis écrivain, il s'agit de faire confiance à la créativité du cerveau de l'autre.

Comparé à GUERRILLA, où ils étaient témoins d'une violence extrême, certains ont trouvé dans Las historias naturales (pièce à l'origine de LA PLAZA) une violence latente. Votre discours n'est-il pas en train de se radicaliser ?

Tanya Beyeler : Personnellement, chaque minute, le monde et mon entourage me provoquent. À cause de ça, je n'arrête pas de me poser des questions. C'est mon problème, chacun a le sien, mais moi, je le vis comme une provocation. Je me sens agressée et brusquée. À un moment donné de la pièce, on parle d'Andy Warhol et de sa démarche créative consistant à observer le monde et le restituer tel qu'il est. Cette agressivité que je perçois et reçois, cette provocation continue des autres, cela m'affecte. Et je la restitue telle quelle. Il existe une tendance du mur Facebook, où chaque personne et commentaire va dans mon sens. Mais le monde n'est pas comme ça. Face à tout ça, comment nous positionnons-nous ? Je me bats en permanence avec d'autres réalités, et c'est ce qui me construit en tant que personne, bien plus que tout ce que je pense, ce que je suis

et ce que je crée. Dans le fond, je suis à 90 % le résultat de ces autres réalités, additionnées à mes minuscules volontés, convictions.

Pablo Gisbert : Quand Warhol te présente un hamburger, une canette de Coca-Cola ou Marilyn Monroe, il te donne ce que tu désires. Il te jette un objet au visage, et en le simplifiant et le réduisant, il te dit : regarde, voilà ce que tu veux. Nous vivons tous autour de ce hamburger, de Marilyn Monroe à son époque, aujourd'hui c'est plutôt Kim Kardashian, de ces icônes que nous désirons, tous, tout le temps. Ce qui me fait rire depuis quelque temps, c'est de constater que nous tous, qui vivons dans ce monde occidental qui fuit le communisme, sommes en fait communistes. Nous écoutons tous la même musique, portons les mêmes marques, mangeons la même nourriture, parlons des mêmes livres, vivons dans les mêmes villes, avons les mêmes thèmes de conversation, les mêmes discours... Nous sommes ultra-communistes. Aussi néolibéraux que communistes, ultra-communistes. Mais par le biais du capitalisme. C'est quelque chose de très très bizarre. La vie nous apprend qu'on ne peut pas tout réduire à un présent. Il faut lever les yeux, s'élever un peu au-dessus du moment présent. Grâce à ça, on voit la vie familiale, professionnelle, de couple et artistique non comme un aujourd'hui, mais comme une courbe dans le temps. Dans notre monde, celui de la création artistique, je me suis mis récemment à voir les pièces comme un tout. On voit ce que pensait l'artiste en 2016, quand il fait une nouvelle pièce en 2018. Et on comprend tout. C'est comme Rothko. Il a commencé par les couleurs, et quelques mois avant son suicide, il ne peignait plus que dans les noirs. Et toi, de là-haut, tu vois comment un artiste en arrive à se suicider grâce à son œuvre, qui a commencé en couleurs et a évolué vers des tons violets, sombres, et juste avant la fin, noirs. Des tableaux noirs et il se tue. Finalement, l'art n'est rien de plus qu'une volonté émotionnelle, ultra-émotive, de comprendre quelqu'un d'autre. Il n'est en rien intellectuel, il est émotion.

Vous devez maintenant préparer la première de LA PLAZA. Vous en êtes à votre quatrième saison de M.C. D'ailleurs, que signifie M.C. ?

Tanya Beyeler : M.C., c'est le projet. Tout comme GUERRILLA, qui a commencé par une conférence au Espai Nyamnyam à Barcelone pour arriver à l'œuvre présentée au Kunstenfestival-desarts en 2016, nous venons de lancer M.C., dont nous avons fait une première ébauche à Athènes, puis au Musée Reina Sofia en mai, à l'Arts Santa Mònica et aujourd'hui au Sàlmon. Cette façon d'avancer pas à pas, c'est notre processus artistique. Maintenant, nous avons une première avec une tournée, des coproducteurs, et nous devons participer à ces dynamiques. Mais cela ne veut pas dire que nous passons directement à ce stade, nous faisons d'abord des recherches et nous nous permettons ces extraits que nous présentons au public. LA PLAZA nous renvoie encore à cette idée d'espace public, où l'on aborde des thèmes et où l'on est confronté à toutes les contradictions propres au public. D'où ce titre. C'est aussi pourquoi nous traitons des sujets qui, dans le fond, parlent à chacun d'entre nous, sous des angles différents. Chacun aura sa propre opinion et le vivra à sa manière. Ça, nous ne pouvons pas le contrôler. Et c'est ce que nous souhaitons évoquer. Nous voulons que notre scène

ressemble à une place, un espace où l'on présente, rend public, expose quelque chose.

Quelque chose à ajouter à cet entretien ?

Pablo Gisbert : Hier, à trois heures et demie du matin, j'étais dans une voiture avec un ami, quand il a prononcé cette phrase qui m'a semblée tellement vraie : « au sujet de l'indépendance de la Catalogne, je suis capable de changer trois fois d'avis dans la même journée ». La vague d'émotion, de perception, le chaos sont tels que tu n'arrives pas à prendre position. Et tu te retrouves à changer d'avis trois fois le même jour, suivant, dans l'endroit où tu vis, la personne à qui tu parles, le bar où tu vas prendre ton café, la personne qui te vend ton journal, les amis avec qui tu fumes le cigare, avec qui tu bois une bière ; tu changes d'avis tout le temps. C'est de la pure schizophrénie. Je pense que *LA PLAZA* tranche avec tout ce que nous avons fait jusqu'à présent, car je ne suis pas d'accord avec ce que nous allons écrire. Je me déresponsabilise. Tout ce que je peux écrire, je peux également le nier. Et cela me semble libérateur. Les artistes ne sont ni des hommes politiques ni des curés. Nous ne devons endoctriner personne. Nous ne connaissons aucune vérité. De tous les métiers du monde, nous sommes les seuls capables d'affirmer que ce que nous faisons est un mensonge. Aucun homme politique ne dit : je mens. Aucun curé ne dit à la messe : Dieu est un mensonge. Les artistes peuvent le faire et c'est libérateur. *LA PLAZA* sera une pièce où je me déresponsabiliserai de tous les thèmes abordés, comme si nous étions chacune des personnes que nous voyons maintenant. Bars, ambiances, classes sociales, ethnies, langues... Ils parlent tous de façon différente.

L'art est-il un jeu ? Vous le voyez aussi comme un jeu dont vous vous déresponsabilisez ?

Tanya Beyeler : Bien sûr que non. Il est affaire de goût personnel. J'ai envie de voir quelque chose et je le fais. Ça plaira à certaines personnes et pas à d'autres. Mais, bien entendu, il s'agit de mon propre jeu, pour moi. Parce qu'au bout du compte, c'est nous qui travaillons des heures dessus, donc nous ne pouvons pas penser seulement à son destinataire. Il faut que ce soit un plaisir pour nous, quelque chose qui nous amuse, que nous aimons. Et, bien sûr, chacun est libre ensuite de bien ou mal le recevoir.

Pablo Gisbert : Il faut comprendre que toute forme artistique, tout ce que l'être humain crée, qu'il s'agisse d'art, de musique ou de religion, est une expérience esthétique. La communion, n'est-ce pas un plaisir esthétique ? Chansons, textes, lumières, odeurs, costumes, répétitions, poésie, le ciel et l'enfer, l'amour... Tout cela n'est-il pas en soi un plaisir esthétique ? Qu'est-ce qui n'en est pas un ? Un match de football avec ses hymnes, chansons, couleurs, dynamiques, vêtements, lumières, chorégraphies, est un plaisir esthétique. Les personnes cherchent à s'évader de leur corps, car il ne leur suffit pas. Le football, l'art, la religion, c'est du pareil au même. Il s'agit de trouver des dieux partout, et surtout, nous voulons sortir de nous-mêmes, nous élever que ce soit grâce au football, à l'art ou à la religion, parce que nous ne supportons pas notre simplicité.

Tanya Beyeler : J'aimerais ajouter quelque chose. Tout le monde ne jure que par le concept de liberté d'expression. Mais on peut le regarder à 360 degrés, et la liberté d'expression, c'est pouvoir dire n'importe quoi, y compris des choses qu'il ne faut pas ou

nuisant au bien commun. La place est ce lieu de bavardage. Nous avons tous la liberté de dire ce que nous voulons, mais parfois nous le faisons sans réellement penser aux conséquences, sans anticipation, et il s'agit vraiment d'énormités. La liberté d'expression permet également ceci : préférer des énormités. Et nous en sommes abreuvés. Qu'on regarde la télé, qu'on lise les journaux ou qu'on prête l'oreille dans la rue, on n'entend que ça. C'est ça aussi, la liberté d'expression. Qu'est-ce qu'on fait de tout ça ? Des concepts de démocratie, de liberté d'expression, de « tout est permis » ? Chacun est libre de faire ce qu'il veut. C'est comme la grande question de société : où commence ta liberté et finit la mienne, et vice-versa ? La liberté d'expression ne concerne pas que les bien-pensants, mais aussi des individus comme Trump et Le Pen qui tiennent les propos qu'on leur connaît. Beaucoup de gens les soutiennent, et ils se sentent plus forts. Il est très réducteur de se limiter au bien-penser, au politiquement correct. Comment est le monde ? Je dois m'affranchir de mes limites et mes croyances. Il faut essayer de s'approprier cette idée. Mon opinion personnelle, ce que je crois, ne signifie absolument rien, n'a aucun poids. Cela va bien plus loin. Je ne changerai pas le monde seule. Voilà. Je n'ai rien d'autre à dire.

**Extrait de l'entretien d'El Conde de Torrefiel
Avec Rubén Ramos Nogueira**

**Publié sur TEATRON, site web consacré aux arts vivants
Le 22.02.2018, à Barcelone**

BIOGRAPHIE

El Conde de Torrefiel est un projet basé à Barcelone, dirigé par Tanya Beyeler (1980, Suisse) et Pablo Gisbert (1982, Espagne). S'ils ont étudié le théâtre et la philosophie, Beyeler et Gisbert s'intéressent aussi à la musique et à la danse contemporaine. Ils collaborent en effet souvent (dans le cadre dramaturgique) de la compagnie de danse La Veronal. En tant qu'auteurs de théâtre, leurs créations recherchent une esthétique visuelle et textuelle dans laquelle peuvent co-exister le théâtre, la chorégraphie, la littérature et les arts plastiques. Leur œuvre aborde la notion de temporalité immédiate et prend pour point de départ l'analyse synchronique du présent, une interrogation des possibilités de notre époque. El Conde de Torrefiel souhaite comprendre les liens existants entre la rationalité et le sens que le langage donne aux choses, ainsi que l'abstraction de concepts, l'imaginaire et le symbolique par rapport à l'image. En fait, les œuvres les plus récentes du duo se concentrent exclusivement sur le XXI^e siècle et sur la relation existante entre le personnel et le politique.

El Conde de Torrefiel a vu le jour en 2010 avec la pièce *La historia del rey vencido por el aburrimiento* [L'histoire du roi vaincu par l'ennui], suivi d'*Observen cómo el cansancio derrota al pensamiento* [Observez comme la fatigue met en échec la pensée] en 2011, *Escenas para una conversación después del visionado de una película de Michael Haneke* [Scènes pour une conversation après le visionnage d'un film de Michael Haneke] en 2012, *La chica de la agencia de viajes nos dijo que había piscina en el apartamento* [La fille à l'agence de voyages nous avait dit qu'il y avait une piscine dans l'appartement] en 2013, *La posibilidad que desaparece frente al paisaje* [La possibilité qui disparaît face au paysage] en 2015 et *GUERRILLA* en 2016. Les spectacles les plus récents ont valu à la compagnie une reconnaissance nationale et lui ont permis de se produire dans de nombreux lieux et festivals en Espagne, comme Mercat de les Flors, Festival de Otoño a Primavera ou Festival Temporada Alta. Grâce au bon accueil du public et des critiques, El Conde de Torrefiel fait ses premiers pas au-delà des frontières nationales, surtout en Europe, au programme de festivals comme le Kunstenfestivaldesarts (Bruxelles), steirischer herbst (Graz), Festival d'Automne à Paris, Alkantara Festival (Lisbonne), le Théâtre Vidy (Lausanne), Short Theater (Rome), Festival Transamériques (Montréal), Noorderzon Festival (Groningue, Pays-Bas), HtH-CDN Montpellier, entre autres.

En 2018, El Conde de Torrefiel crée son septième spectacle, *La Plaza*.

Kunstenfestivaldesarts

El Conde de Torrefiel au Festival d'Automne à Paris :

2016 *La posibilidad que desaparece frente al paisaje*
(Centre Pompidou)



© Luisa Gutiérrez



156, rue de Rivoli 75001 Paris
Renseignements et réservation 01 53 45 17 17
www.festival-automne.com